

Clemenceau qui « fait la guerre » raconté par un proche



TALLANDIER/BRIDGEMAN IMAGES

Crocs En octobre 1916, le « Tigre », sénateur en visite sur le front, fait une pause dans les ruines de Maurepas.

est Mordacq, chef militaire exemplaire, mais aussi gestionnaire de la guerre, qui réorganise les services du ministère et assure la coordination entre les armées. Il est aussi un théoricien tourné vers l'avenir, s'efforçant, dès 1919, de réorganiser l'armée, pour qu'elle soit toujours prête pour la guerre. Nous voyons aussi son regard sur la difficile construction de la paix, à partir de janvier 1919. Cette somme, injustement oubliée depuis des décennies, méritait d'être rééditée.

■ DENIS LEFEBVRE

Le Ministère Clemenceau. Journal d'un témoin, du général Mordacq (Passés/composés, 816 p., 35 €).

Le général Mordacq seconde le président du Conseil entre 1917 et 1920. Il décrit, dans son journal intime, les combats menés pour parvenir à la victoire et assurer l'avenir. Une somme essentielle, enfin rééditée.

Au tout début des années 1930, le général Henri Mordacq publie *Le Ministère Clemenceau. Journal d'un témoin*, en quatre volumes. «Témoin», il l'a été, et pas des moindres, en sa qualité de chef du cabinet militaire du président du Conseil, Clemenceau, entre 1917 et 1920. À ce titre, il a vécu pendant ces longs mois dans l'intimité de Clemenceau, sous ses ordres. Son journal a été salué à l'époque et le maréchal Pétain, lui-même, avec lequel il rompra plus tard, lui a écrit : « Vous avez parlé de Clemenceau comme

il le fallait. Aucun autre n'a retracé avec autant de force et de vérité les services qu'il a rendus à la France. »

Émotions sacrées

Cette somme reparait aujourd'hui, témoignage au quotidien extraordinaire sur la Première Guerre mondiale, sur l'action gouvernementale, sur les questions militaires... Certes, comme l'écrit l'historien Patrick Weil dans sa préface, le lecteur de 2025 connaît « la fin de l'histoire, mais ce que Mordacq décrit de son déroulement rend son récit captivant ». Clemenceau

est le héros de ces pages. Nous n'ignorons rien de ses journées. Il est animé par une volonté inébranlable, sacrifie tout à la guerre. En mars 1918, il lance : « Politique intérieure, je fais la guerre ; politique extérieure, je fais la guerre. » Le général le montre succombant à l'émotion alors que l'armistice se précise : « Ses yeux se mouillèrent et mettant sa tête entre ses mains, il se mit à pleurer silencieusement. » Mordacq lui prend les mains et lui dit : « Monsieur le Président, il y a des émotions qui sont sacrées. » L'autre héros de ce récit



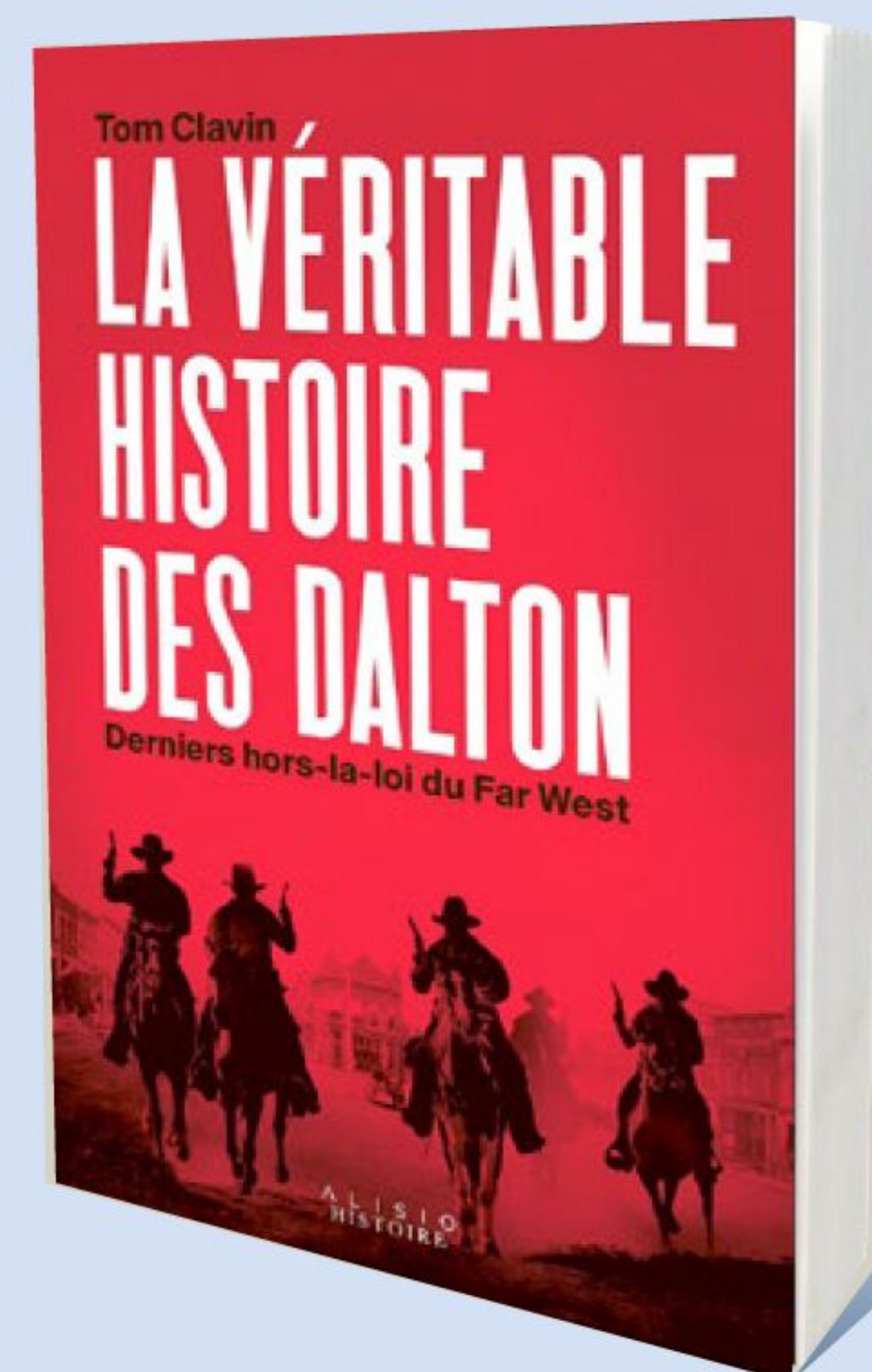
Attention, voilà les Dalton!

Tom Clavin raconte la véritable histoire de cette fratrie de voyous, bien moins drôles que leurs grotesques cousins dessinés par Morris.

Coffeyville était, à la fin du XIX^e siècle, une bourgade du Kansas d'un millier d'habitants. On y trouve aujourd'hui le Dalton Museum. C'est en effet là qu'est née la légende du célèbre gang, lors d'un braquage en 1892 au cours duquel Bob et Grat Dalton furent tués. Tom Clavin raconte l'aventure des quatre frangins dans ce livre qui se savoure comme un bon western. Tout y est: les saloons, les joueurs, les escrocs, les filles de joie, les cow-boys, les Indiens, les attaques de diligences, les bandits et les shérifs!

D'autant que Bob, Grat et Emmett, le seul survivant de Coffeyville, ne furent pas toujours des hors-la-loi. Ils ont même travaillé un temps pour les forces de l'ordre, avant de basculer en 1890. Pendant deux ans, le trio rejoint par Bill, l'un des dix fils Dalton, fit régner, avec leurs complices, la peur au bout de leurs colts. Ils installent la routine des bagarres, des fusillades et des meurtres dans ce Mid-west sauvage. Dans cette enquête menée tambour battant, le journaliste américain, auteur de plusieurs livres à succès sur cet Ouest

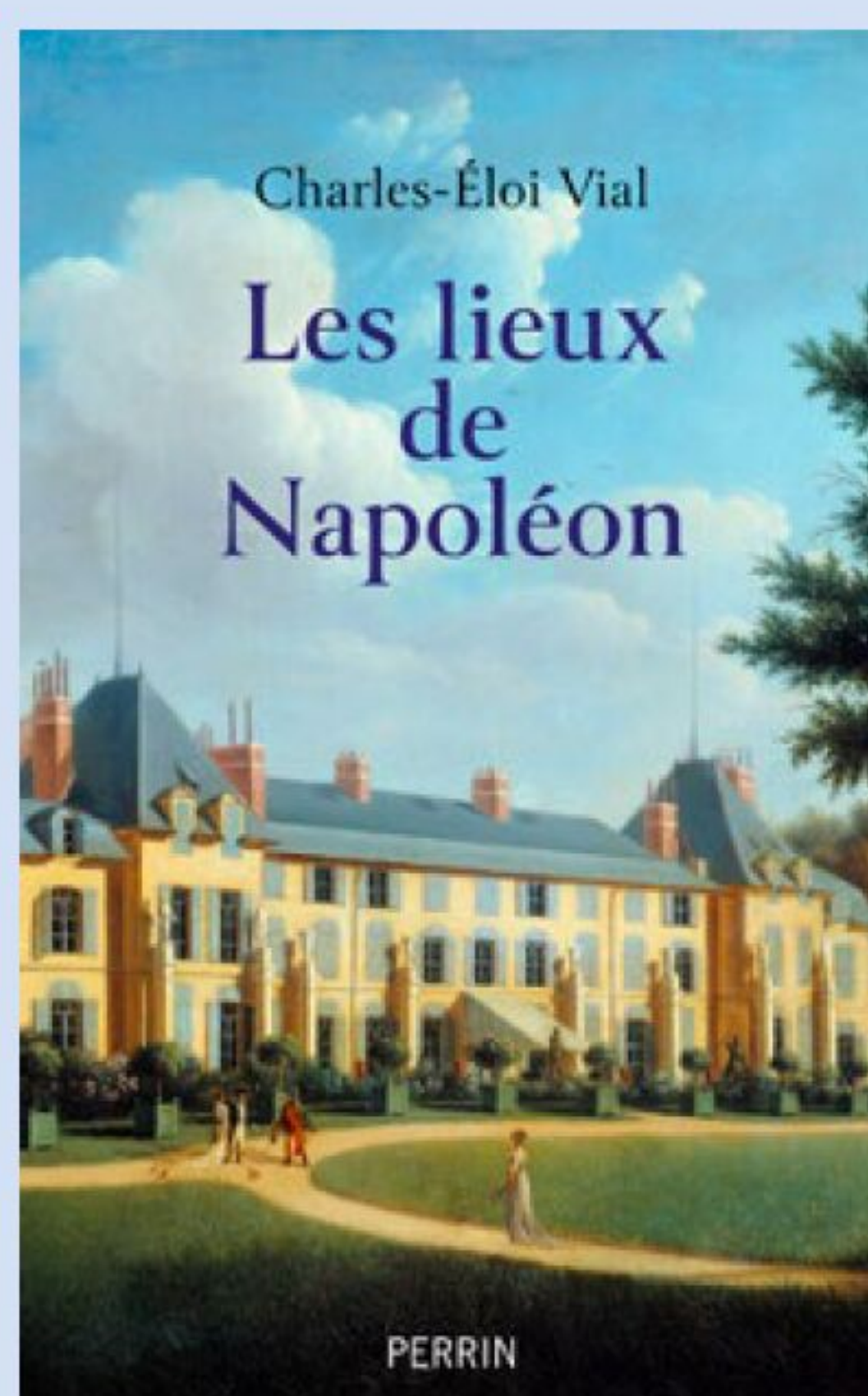
idéalisé, montre comment la légende s'est construite, essentiellement à partir des souvenirs – très arrangés et très populaires – d'Emmett, publiés en 1918. Après avoir purgé une longue peine de prison, le dernier des Dalton estimait que la bande de malfaiteurs était victime de son époque et que les butins de ces «années de diableries» étaient, en réalité, fort médiocres. Tom Clavin, lui, explique cette épopée sanglante par la prolifération des gangs après la guerre de Sécession dans une Amérique profondément déstabilisée. Un seul



regret tout de même. Il n'est jamais fait mention de leurs ridicules cousins inventés en 1958 par Morris et Goscinny dans la série, mondialement célèbre, des «Lucky Luke». **LAURENT LEMIRE**
La Véritable Histoire des Dalton : derniers hors-la-loi du Far West, de Tom Clavin (Alisio, 390 p., 23,90 €).

Sur les traces de l'Empereur

« Dis-moi où tu habites, je te dirai qui tu es » : Charles-Éloi Vial illustre cet adage en suivant Napoléon Bonaparte depuis la maison d'Ajaccio, où il est né en 1769, jusqu'au Longwood House de Sainte-Hélène, où il est mort en 1821. Entre les deux, il y a les collèges et les garnis par où est passé l'adolescent, puis le jeune homme, les palais d'Italie et d'Orient où il a pris le goût du luxe et du confort, l'hôtel particulier de la rue Chantereine et le château de Malmaison, les anciennes demeures monarchiques où le héros a remplacé les Bourbons – Tuileries, Saint-Cloud, Versailles. Il y a aussi les palais du « Grand Empire » napoléonien, Laeken, Amsterdam, Milan, Venise, Rome, etc., et ceux des pays occupés, à Vienne, Berlin, Dresde, Moscou et autres. L'enquête évoque également les résidences provisoires de l'Empereur en campagne, maisons réquisitionnées, tentes ou baraquements promptement aménagés pour le maître. Charles-Éloi Vial ne se contente pas d'une description topographique ou



architecturale de ces lieux dispersés à travers l'Europe ; il reconstitue la manière dont ils ont été habités et nous livre ainsi une nouvelle biographie de Napoléon et un nouveau portrait de l'homme avec ses contradictions. L'Empereur, en effet, voudrait avoir, « sous la même façade », « le logement complet d'un chef de famille riche, avec toutes les convenances d'un homme privé qui veut des aises et de la liberté ; ensuite l'appartement de réception et d'apparat du représentant d'une grande nation ». Entre majesté et commodité, Napoléon oscille. Hésitation qui correspond à l'ambiguïté fondamentale du personnage : héritier de la Révolution et fondateur d'une nouvelle monarchie, il est tantôt nouveau Louis XIV et tantôt « Robespierre à cheval ». Bourré d'informations inédites tout en demeurant synthétique, *Les Lieux de Napoléon* deviendra rapidement un classique de l'historiographie napoléonienne. **THIERRY SARMANT**
Les Lieux de Napoléon, de Charles-Éloi Vial (Perrin, 554 p. 26 €).

Comprendre la Préhistoire, c'est facile !

La Préhistoire, trop compliquée ? C'est l'écueil évité par Romain Pigeaud. Au croisement des sources matérielles, géologiques, biologiques et culturelles, ce préhistorien soucieux de transmettre de façon accessible, mais sans jamais trahir la complexité – et donc la richesse – du sujet, s'est lancé dans une exploration thématique, gage d'une vraie facilité d'approche. Du métissage aux rites, de la place de la

femme aux progrès techniques, ce pan fondamental de l'Histoire se découvre de manière transversale, livrant les clés d'un long processus d'évolution sur les terres de ce qui deviendra la France. Un opus passionnant, à valeur de guide.

MATHILDE SAMBRE

La France de la Préhistoire, de Romain Pigeaud (PUF, 672 p., 30 €).



L'amour sous le signe de l'aventure

Charmian et Jack se sont rencontrés en 1900 et, jusqu'à la mort de Jack à 40 ans en 1916, ils ont vécu sous le signe de l'Aventure avec un grand « A ». Si Jack a eu cent vies, il a trouvé son alter ego avec Charmian, qui a joué un rôle majeur auprès de lui. Jusqu'à son décès en 1955, elle a préservé

son œuvre, tout en publiant elle-même plusieurs essais. Cette biographie croisée prend les allures d'un (très) bon roman par le style qui emporte le lecteur, le fait rêver et replonger dans l'histoire des États-Unis. D. L.

Charmian et Jack London.

L'Appel de l'aventure, de Christel Mouchard (Tallandier, 304 p., 20,90 €).

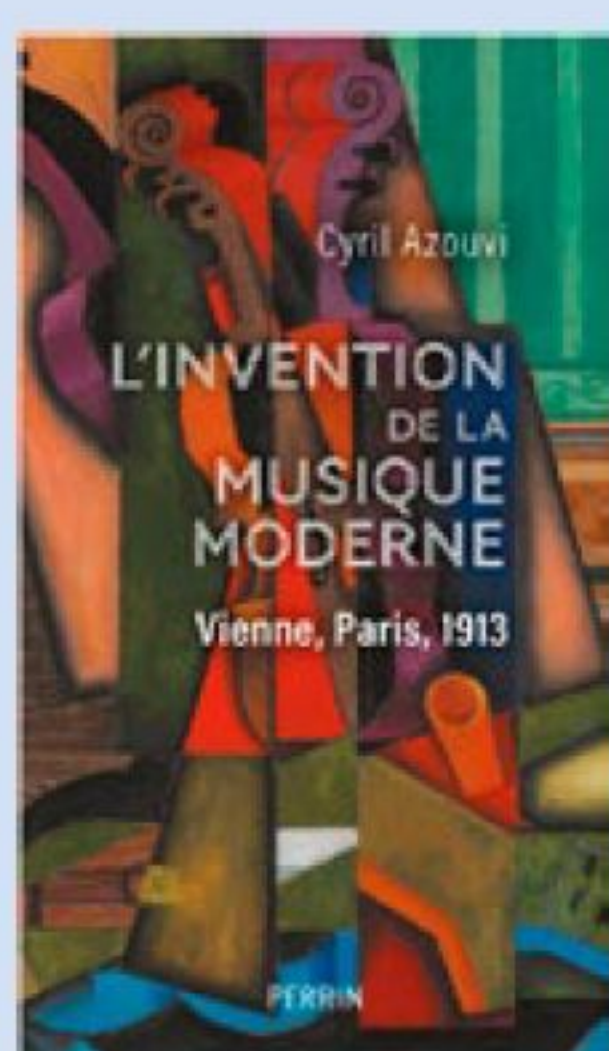


Printemps et nouvelle gamme

Si le XX^e siècle a débuté en 1914, 1913 voit la naissance de la modernité dans les domaines culturel et artistique, mais sur fond de quasi-émeutes, autour de deux concerts de musique classique ! En mars, à Vienne, avec des œuvres de Webern, Schönberg et Berg ; en mai, à Paris, avec la création

du *Sacre du printemps* de Stravinsky. La musique semble tout se permettre, en tout cas, comme l'a écrit l'auteur, elle « cesse d'être un objet que l'on peut appréhender de manière immédiate ». Il nous fait vivre ces deux soirées, dans une Europe en pleine ébullition culturelle et artistique. D. L.

L'Invention de la musique moderne. Vienne, Paris, 1913, de Cyril Azouvi (Perrin, 304 p., 23 €).

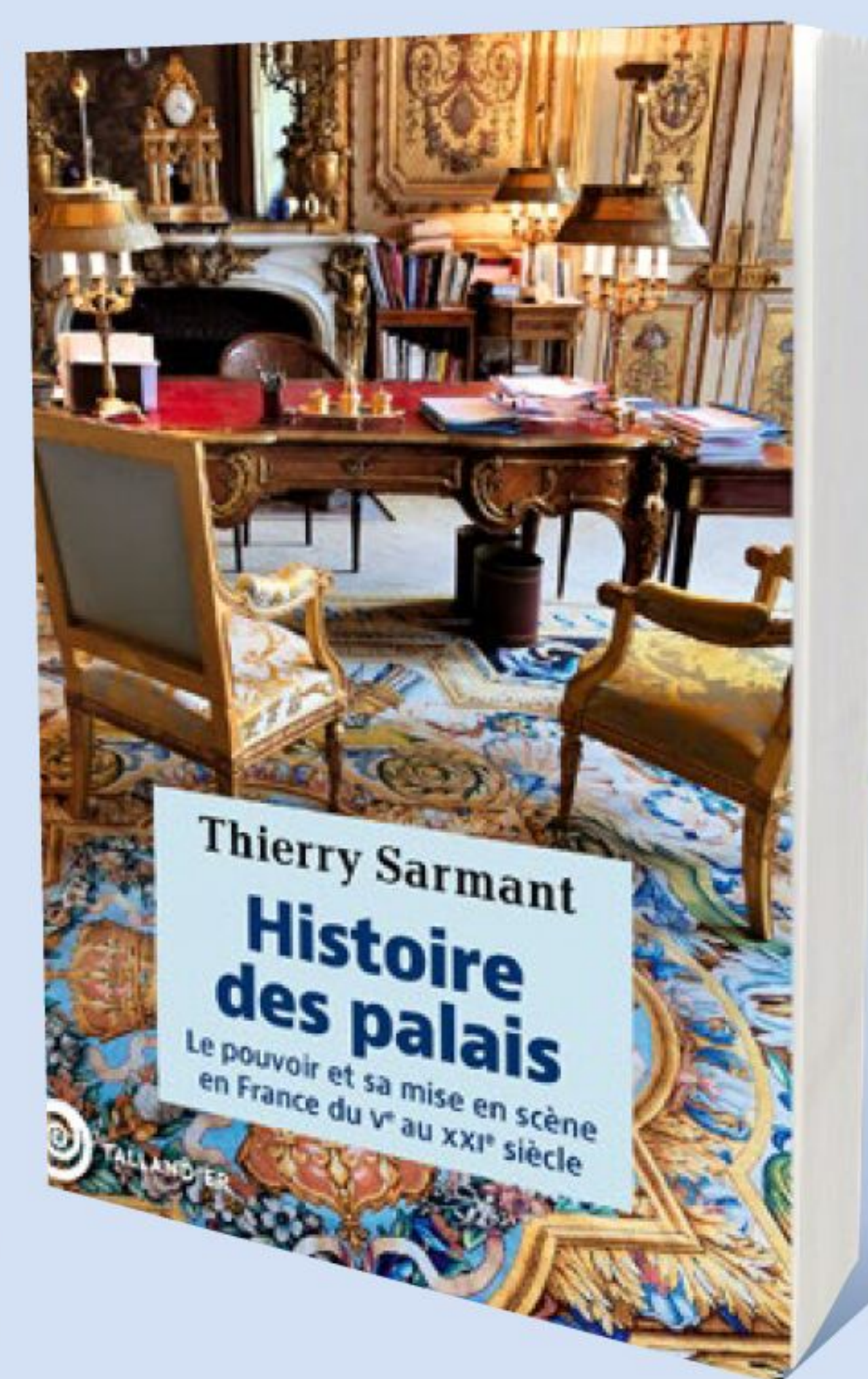


L'histoire de France en ses palais

Archiviste et historien, un temps directeur des collections du Mobilier national, Thierry Sarmant a publié de nombreux ouvrages, dont certains consacrés aux grands lieux de l'histoire de France, tels Fontainebleau, les Tuileries ou Vincennes. Il nous offre cette fois un « voyage de deux mille ans, de l'Empire romain finissant à une V^e République déjà vieille de plusieurs décennies » autour d'un thème : les lieux de pouvoir, les palais donc. Il a brassé une documentation considérable, et sa connaissance des lieux qu'il évoque est parfaite, au point qu'on l'imagine presque y avoir vécu. Nous le suivons dans une promenade passionnée et passionnante, qui nous entraîne d'un palais à un autre, en empruntant moult escaliers, parfois dérobés, nous attardant dans une salle des fêtes ou imaginant nous asseoir dans tel trône. Quatre parties structurent cet essai superbement illustré : la monarchie itinérante ; Versailles ; les Tuileries et Saint-Cloud ou la monarchie réinventée ; l'Élysée ou le palais républicain.

Nomades, les rois de France l'ont été longtemps, tombant amoureux d'un site, se dégoûtant d'un autre. Puis Paris s'est imposé, avec le Louvre. Et que dire de Versailles ? Sarmant lève le mystère de la fortune de ce palais, aujourd'hui encore « fantôme français et international », qui reste attaché à la monarchie. D'autres lieux, ensuite, s'imposent aux nouveaux maîtres de la France : les Tuileries, Saint-Cloud, Fontainebleau. La République, elle, a choisi l'Élysée, « palais ambigu » dont l'histoire nous est racontée avec maestria, de la III^e République à aujourd'hui. Les anecdotes ne manquent pas, ainsi celle du général de Gaulle faisant badigeonner de peinture blanche le plafond de la salle du Conseil des ministres, les « allégories dénudées qui le peuplaient lui paraissaient manquer de gravité » ! D'autres lieux sont mis en avant, ayant aussi le statut de palais, ainsi Brégançon, l'« échappée provençale » ou la Lanterne et ses mystères. En fermant ce livre, après de longues heures de belles et stimulantes lectures, le lecteur prend conscience que, de Mérovée à Macron, « l'Histoire de France ne s'arrête jamais ». D. L.

Histoire des palais. Le pouvoir et sa mise en scène en France du V^e au XXI^e siècle, de Thierry Sarmant (Tallandier, 560 p., 25,40 €).



Léon Degrelle, « Heil hâbleur » !



« Modeste I^{er} », « Gobemoi de Bouillon », « Führer ». Les surnoms prêtés à Léon Degrelle, né en 1906 à Bouillon et mort en 1994 à Málaga, décrivent bien le moteur à trois temps qui anima le fondateur du rexisme et de la brigade SS Wallonie : un immense ego, un talent de tribun inouï et une insolente chance du diable. Voici une biographie qui explique, de manière claire, tous les aspects du phénomène Degrelle. De son catholicisme traditionnel à sa vie de fugitif négationniste, en passant par ses coups d'éclat sur le front de l'Est et ceux, politiques, plus fumeux, comme la germanité des Wallons ou la Grande Bourgogne. Une vie grand format, entre guignolade, mensonges et tragédie... JACQUES DE NORCOMPAULT

Léon Degrelle, de Frédéric Saenen (Perrin, 368 p., 25 €).



Le miracle de la Résistance

Reconnaissons à l'auteur son audace : s'attaquer à un sujet original, que l'on résumerait ainsi « De l'utilité de la bilocation en temps de guerre ». Sœur Yvonne-Aimée (1901-1951) a transformé son couvent breton en plaque tournante pour résistants et aviateurs fugitifs. Hélas, elle est arrêtée par la Gestapo en 1943. Son réseau tombe-t-il ? Non ! En se bilocalisant, Yvonne-Aimée prévient ses camarades de combat et les sauve. Elle recevra la Légion d'honneur des mains du général de Gaulle. Quant à l'Église, elle refuse sa canonisation. La raison ? « Trop de miracles » ! J. N.

Malestroît, de Jean de Saint-Chéron (Grasset, 224 p. 20 €).

La plume et l'esprit

Écrire sur un des plus allègres stylistes du XVIII^e siècle n'est pas une mince gageure : il faut tenir le rythme du héros, qui mène joyeuse vie à travers l'Europe, depuis la guerre de Sept Ans (1756-1763) jusqu'au congrès de Vienne. Benoît Florin remporte le pari car, s'il cède parfois la plume au grand mémorialiste que fut Ligne, il ne le croit pas toujours sur parole et tire le meilleur parti des recherches des trente dernières années. Un magnifique portrait, fidèle à ce personnage qui se flattait d'avoir « l'esprit couleur de rose ». T. S.

Le Prince de Ligne. L'esprit des Lumières, de Benoît Florin (Perrin, 430 p., 25 €).



Au cœur des ténèbres avec Brazza



Son nom est inextricablement mêlé à l'exploration du continent africain. Mais Pierre Savorgnan de Brazza (1852-1905) ne cartographie pas seulement le bassin du Congo, il dresse aussi, dans un texte aussi peu connu que visionnaire, la topographie de la terreur coloniale. Le point de départ ? Le meurtre, à la dynamite, d'un Noir par deux administrateurs coloniaux, vite dénoncé par la presse. Pour éviter un scandale international, le président du Conseil charge alors l'explorateur de démontrer le caractère isolé du drame. Le résultat ? Un rapport mettant tellement en lumière les dérives d'un système inefficace, coûteux et inhumain qu'il sera tenu secret jusqu'en 1965 et publié pour la première fois en 2014 ! J. N.

Le Rapport Brazza, de Pierre de Brazza, préface de Catherine Coquery-Vidrovitch (rééd. Le Passager clandestin, 352 p., 14 €).



Les secrets d'un père fondateur

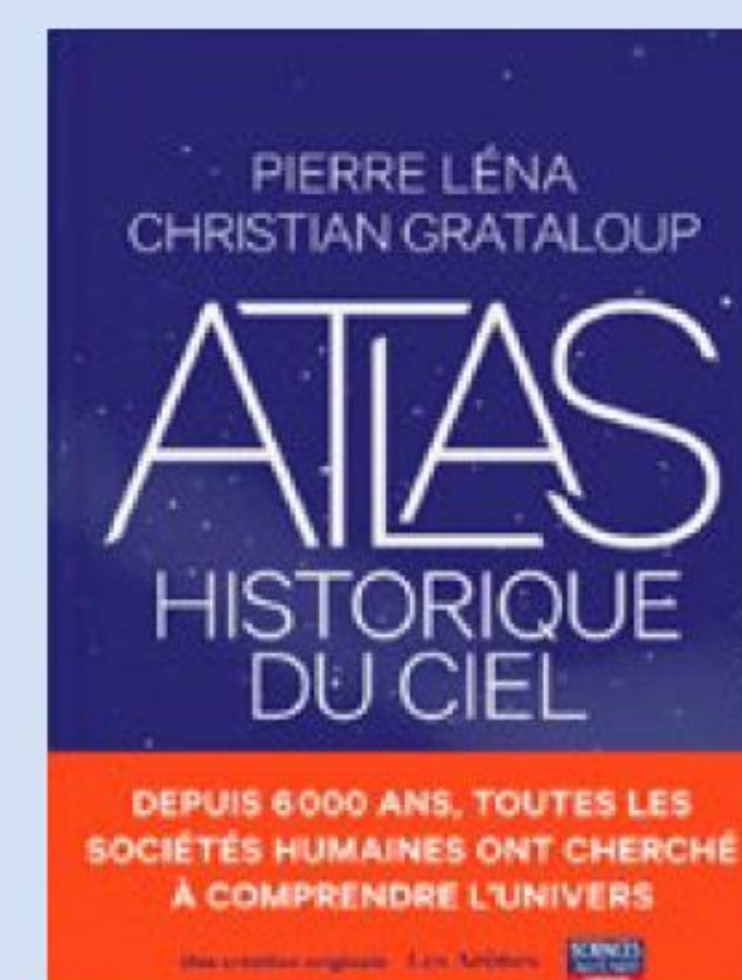
Il n'avait aucun diplôme, a vécu la plupart du temps sans poste officiel, et pourtant... Jean Monnet (1888-1979), dont les cendres ont été transférées au Panthéon, a marqué le XX^e siècle, a parcouru la planète en tissant un réseau exceptionnel, des États-Unis à la Chine, de l'URSS à la Grande-Bretagne. Il a été marchand de cognac, banquier, architecte de l'Europe... Cette biographie, fouillée et précise, a bénéficié d'archives inédites, dont certaines ont été retrouvées il y a peu... dans les coffres d'un bijoutier de la place Vendôme ! D. L.

Le Mystère Jean Monnet, de Gérard Bossuat (Tallandier, 736 p., 26 €).

Un peu plus près des étoiles

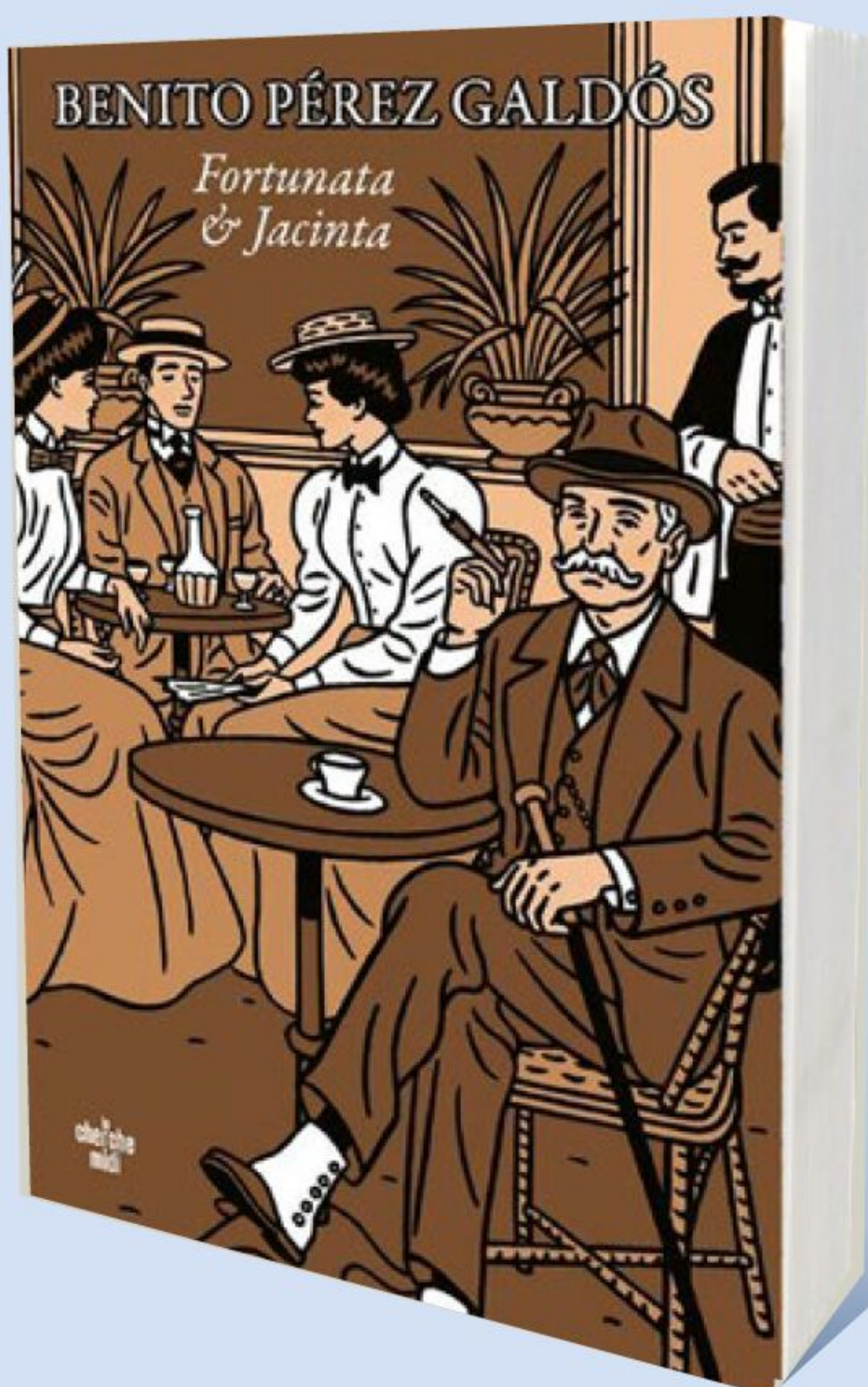
Depuis des millénaires, l'homme observe la voûte céleste pour trouver des réponses à ses questions existentielles, scientifiques ou théologiques. Siècle après siècle, s'est construit l'astronomie, par des civilisations qui ont mis toute leur détermination à en percer les mystères. L'astrophysicien Pierre Lénà et le géohistorien Christian Grataloup, avec cet atlas parfaitement construit, rendent intelligibles au plus grand nombre l'organisation et les problématiques de l'immensité stellaire. M. S.

Atlas historique du ciel, de Pierre Lénà et Christian Grataloup (Les Arènes, 256 p., 27 €).



Dans les secrets des cœurs

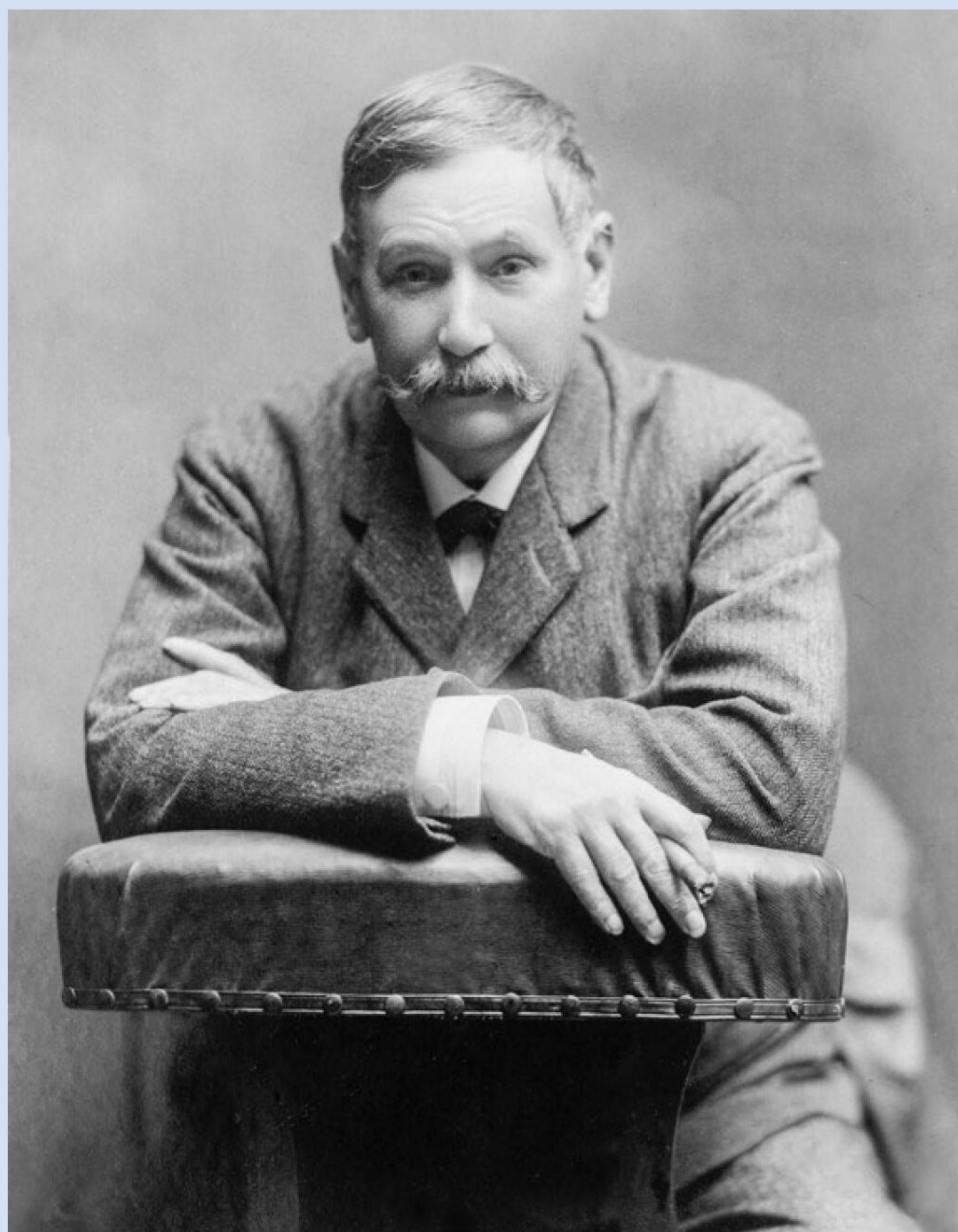
L'écrivain Benito Pérez Galdós brosse, à travers une œuvre monumentale, les mœurs d'une Espagne s'ouvrant à la modernité.



Faire paraître aujourd'hui un livre majeur de ce que nous pourrions appeler un «géant inconnu» constitue un geste éditorial qu'il faut saluer: après avoir publié *Les Romans de l'interdit*, de Benito Pérez Galdós (1843-1920), Le Cherche-Midi nous offre les 1200 pages de son chef-d'œuvre, *Fortunata et Jacinta*. Par bien des côtés, la trajectoire de celui qu'on présente comme l'égal de Balzac et de Dickens n'est pas sans rappeler celle de Hemingway: traîné dans la boue par la critique et adulé par les lecteurs.

Un texte inaugural

Mais contrairement à ce dernier, qui reçut le Nobel en 1954, Pérez Galdós ne fut jamais invité à Stockholm par ceux que l'écrivain américain qualifie de «Suédois imbibés d'aquavit», ce qui n'empêcha pas son œuvre d'être traduite à un rythme soutenu. Pour ne s'en tenir qu'à la langue française, Giraud et C^{ie} Éditeurs publient, dès 1885, *Doña*



EVERETT COLLECTION/ABACA

Visionnaire L'auteur fonde les bases d'un «nouveau roman» espagnol à travers sa description du Madrid des années 1860.

Perfecta. Dans sa préface, Albert Savine, membre de l'Académie espagnole et de l'Académie des belles-lettres de Barcelone, précise que les Espagnols «considèrent à cette heure M. Benito Pérez Galdós comme leur premier romancier». Le courageux éditeur annonce comme «à paraître prochainement» quatre autres titres du maître du «roman castillan».

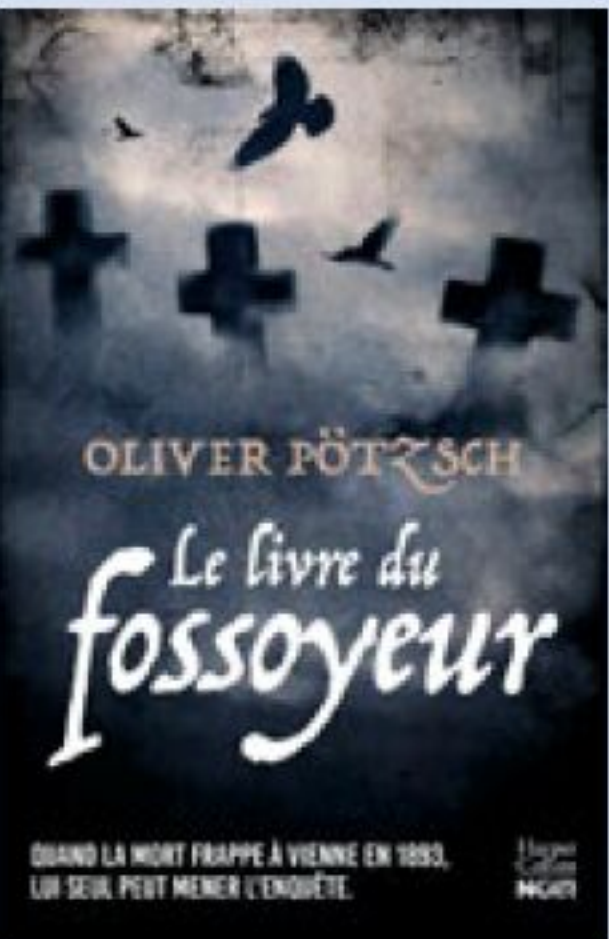
Depuis cette date, les éditions des romans de Pérez Galdós n'ont jamais cessé. Pour ne citer que les plus récentes, en dix ans, sept éditeurs ont repris le flambeau, dont Le Cherche-Midi. Le travail effectué par ce dernier est remarquable. Avec en cadeau un *Benito*

Pérez Galdós, le regard tranquille, essai inédit de Mario Vargas Llosa. Le titre, *Fortunata et Jacinta*, dit tout: deux histoires de femmes mariées. Madrid 1886. Avec ses rues, ses places, ses édifices, ses cafés. La famille Bringas emménage dans les étages supérieurs du palais royal, une ville dans la ville, dont les logements sont réservés aux fonctionnaires de la Couronne. Pour son malheur, Fortunata tombe amoureuse de Juanito Santa Cruz, fils de famille et parasite social. Le film peut commencer... **GÉRARD DE CORTANZE**

Fortunata et Jacinta, de Benito Pérez Galdós (Le Cherche-Midi, 1248 p., 32,90 €).

La vie posthume des œuvres littéraires est des plus aléatoires. Qui lit aujourd'hui Pierre Benoit, dont *L'Atlantide* (1919) se vendit à des millions d'exemplaires? Quel théâtre se risquerait à monter *Timocrate* (1656), pièce de Thomas Corneille, dont le succès inégalé le rendit plus célèbre que son frère Pierre? L'énigme est plus troublante encore quand il s'agit de monuments de la littérature mondiale.

Une histoire d'os



Vienne, 1893. Fraîchement débarqué en Autriche, l'inspecteur allemand Leopold von Herzfeldt jubile. Il enquête à la fois sur un homme enterré vivant et sur une série de meurtres de jeunes femmes. C'était oublier la légendaire animosité des Viennois à l'encontre des Prussiens, sans compter l'antisémitisme d'un de ses collègues. Il faut dire que les méthodes du jeune ambitieux, qui préfigurent l'avènement de la police scientifique, bousculent la conservatrice police autrichienne. Mais Herzfeldt, flanqué d'une délicieuse collègue et d'un fossoyeur folklorique, ne s'avoue jamais vaincu. Cette nouvelle série, bien documentée et rythmée à souhait, est une vraie réussite. On attend impatiemment le prochain opus ! ISABELLE MITY

Le Livre du fossoyeur, d'Oliver Pötzsch (Harper Collins, 540 p., 22,50 €).

Plongée dans la Murder Mania londonienne

Londres, 1850. Maude Horton a une mission : faire la lumière sur la mort de sa sœur, embarquée sur un navire à destination de l'Arctique, et dont le journal de bord révèle le nom et le mobile du meurtrier. Le sinistre personnage s'étant reconverti en organisateur de circuits touristiques pour assister à des exécutions publiques, Maude feint d'adhérer au goût du morbide en vogue à l'époque. Récit de voyage et polar historique, cette intrigue originale captive par son atmosphère gothique. I. M.

La Glorieuse Vengeance de Maude Horton, de Lizzie Pook (Gallmeister, 430 p., 24,90 €).



La vie en bleu

En 1916, à Onlay, petit village du Morvan, une lettre bleue, fatale missive annonciatrice de mort, coupe net le fil tout tracé de l'existence de Marie. La voilà veuve, seule dans la ferme familiale, avec son beau-père malade. Au prix d'une lutte sans merci contre le chagrin, la mauvaise conscience et les convenances, son instinct de vie va finir par triompher de la fatalité et des carcans. D'une plume délicate et poétique, qui résonne encore longtemps après avoir fermé le roman, Emmanuel Robert-Espalieu livre le touchant portrait d'une guerrière de l'arrière. I. M.

La Lettre bleue, d'Emmanuel Robert-Espalieu (Fayard, 264 p., 20,90 €).

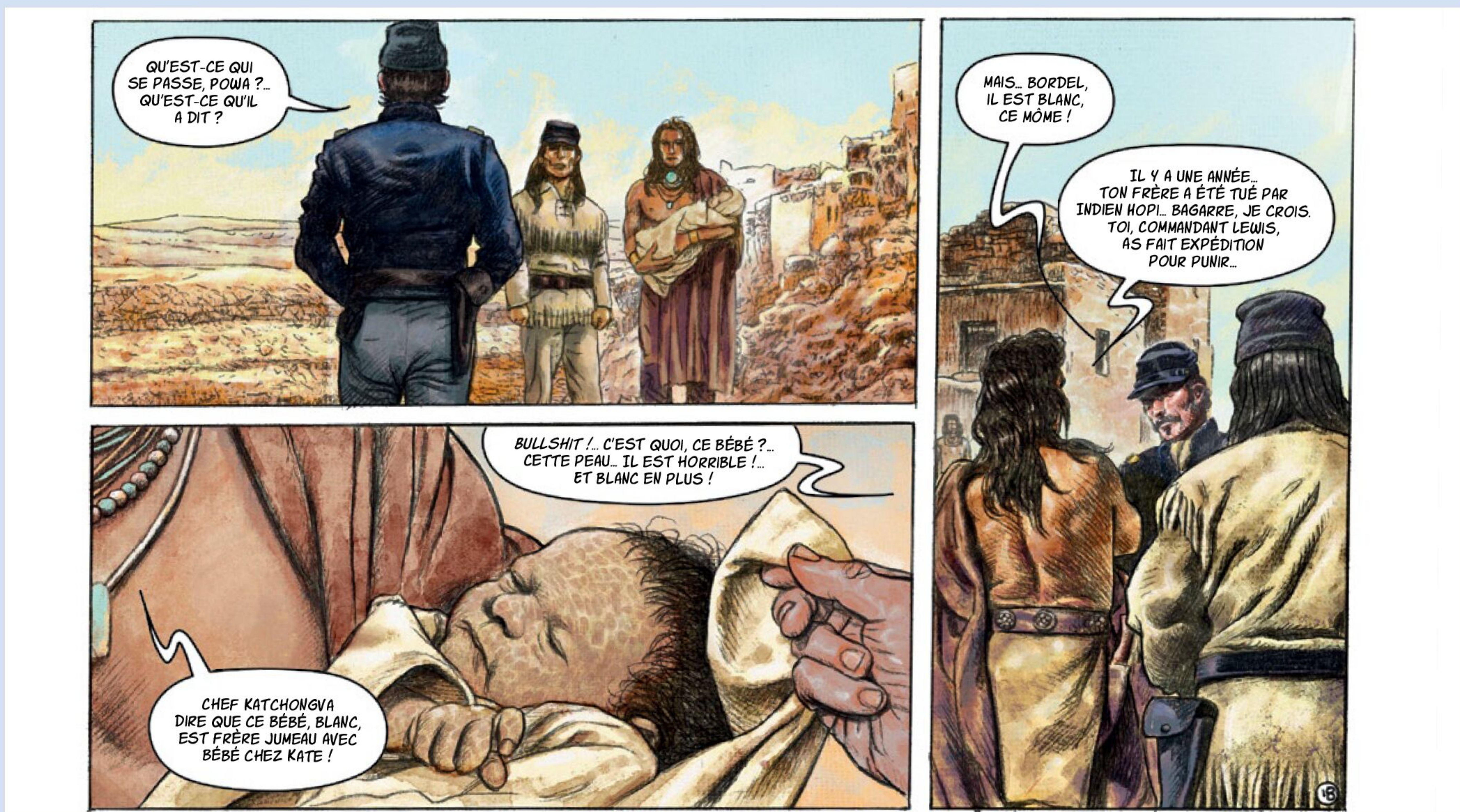
LE REGARD DE GÉRARD DE CORTANZE

Frida Kahlo, marché, domaine public et liberté

Morte le 13 juillet 1954, Frida Kahlo vient de voir ses œuvres entrer, depuis le 1^{er} janvier 2025, dans le domaine public – c'est-à-dire être accessibles à tous en libre accès. S'agissant de l'œuvre d'une artiste qui affirmait qu'elle n'« aimerait pas être célèbre », celle-ci est devenue à ce point « tendance » qu'on la retrouve désormais aussi bien sur des tee-shirts que des flacons de vernis à ongles ou des coques de téléphone. Objet marketing aux 30 millions de résultats sur Google, comment une telle œuvre, confrontée aux aléas de la marchandisation, peut ne pas y perdre son âme ?

Née dans les années 1900, la « Fridamania », depuis, n'a fait que s'amplifier. Des BD, des mangas, des romans, le cinéma se sont emparés de son image. Les studios Pixar en ont même fait un personnage du dessin animé Coco, sans oublier Jean Paul Gaultier qui habilla Madonna en bustier « Frida » ou Mattel qui a mis en vente une poupée Barbie « Jour des morts » fabriquée en Chine... Si l'œuvre de Frida Kahlo a su résister à l'outrancière commercialisation qui en a été faite, gageons que son entrée dans le domaine public constitue une fantastique opportunité et non son arrêt de mort.





Castor et Pollux au pays des Peaux-Rouges

En revisitant une célèbre légende amérindienne, les auteurs de cet album, premier d'une série, soumettent le lecteur à un suspense insoutenable !

Responsable d'un massacre d'Indiens Hopis, le commandant Lewis confie un bébé rescapé aux bons soins d'une veuve. Survivant en marge de la civilisation, celle-ci n'aime pas non plus les Peaux-Rouges, et n'accepte sa tâche qu'à contrecœur. C'est donc seul et sans amour que l'enfant va grandir, dans un coin perdu de l'Arizona. Mais il ne s'agit pas d'un enfant comme les autres: il révèle

peu à peu une personnalité aussi magnétique qu'inquiétante. Sa mère adoptive ne lui donne pas d'autre nom que Dead Smile, «parce qu'il ne sourit que quand il tue froidement».

Équilibre des forces

Si cet ange de la Mort a de quoi inquiéter les Blancs, il reçoit, en revanche, de grandes marques de vénération de la part des Indiens de la région. On découvre que l'enfant a un frère jumeau

à la peau blanche, que les Hopis élèvent de leur côté, et qui semble incarner le bien et la paix.

L'album obéit aux codes traditionnels du western: des paysages semi-désertiques et grandioses, des cow-boys crapuleux, de sanglantes charges de cavalerie et de mystérieux rituels indiens. Et les somptueuses planches d'Eugenio Sicomoro rendent ouvertement hommage aux films américains de la grande époque. Le récit pêche un

peu d'un point de vue historique: la cavalerie américaine n'a guère combattu les Hopis, peuple très pacifique et surtout pas en 1840, date à laquelle l'Arizona appartenait toujours au Mexique! Mais l'album se place, en réalité, sur un plan plus mythologique qu'historique. Le scénariste Makyo reprend et adapte en effet une des grandes légendes amérindiennes: celle des jumeaux opposés, l'un symbolisant les forces du Bien et l'autre, celles du Mal. Difficile de dire à la fin du tome, si les frères sont voués à une lutte inexpiable, comme on pourrait s'y attendre, ou à recréer un équilibre menacé, ce qui serait plus dans l'esprit des mythes amérindiens. Affaire à suivre! **LAURENT VISSIÈRE**
Le Sacrifice des aigles (t. 1: «Dead Smile») de Makyo et Eugenio Sicomoro (Delcourt, 56 p., 16 €).

Trente millions d'amis... et un bourreau



Les animaux peuvent-ils être jugés pour leurs crimes et condamnés pénalement ? Aussi curieux qu'il y paraisse, ce fut le cas, et récemment encore, dans nombre de sociétés, comme aux États-Unis. En 1916, une éléphante y fut ainsi jugée et pendue pour avoir écrasé la tête de son dresseur. Sur la base de ce fait divers incroyable, David Ratte imagine la vie d'un bourreau pour animaux – Jack Gilet – qui parcourt les routes pour exécuter ânes, cochons, boucs... et, bien sûr, éléphante. Original, l'album se présente comme une fable sur l'absurdité de la justice humaine. L. V.

À la poursuite de Jack Gilet, de David Ratte
(Grand Angle, 128 p., 19,90 €).

Cléo version MeToo

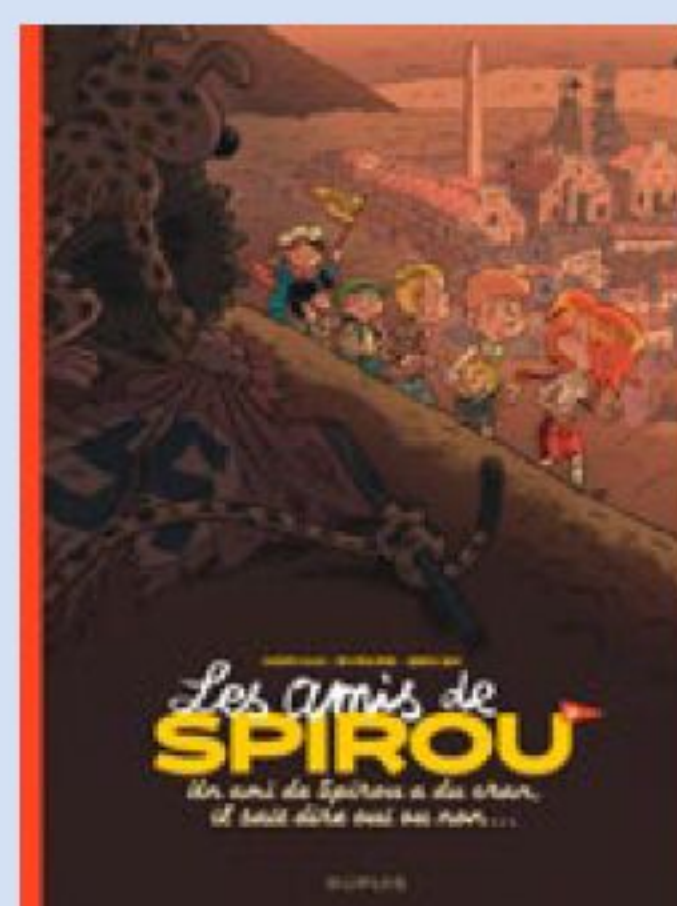


Assise sur un rocher, le fantôme de Cléopâtre contemple la baie d'Alexandrie, où rien ne subsiste des splendeurs de la cité antique. La dernière reine d'Égypte se met alors à raconter ce que fut sa vie, trépidante, passionnée et, en fin de compte, tragique.

Ce roman graphique ne manque ni de sel ni d'humour, mais sans atteindre la perfection de *Sur les terres d'Horus* ou du *Roi de Paille*. Faire parler Cléopâtre comme une adolescente d'aujourd'hui et lui prêter une pensée féministe militante constituent des choix, certes compréhensibles, mais terriblement anachroniques. Et la magie de l'album s'en ressent un peu... L. V.

Moi, Cléopâtre, dernière reine d'Égypte d'Isabelle Dethan
(Dargaud, 208 p., 26,95 €).

Chez Spirou, on ne manque pas de cran



En 1943, la bande des ADS (les « Amis de Spirou ») résiste à l'occupant, qui vient d'interdire leur journal préféré. Jean Doisy, rédacteur en chef de *Spirou* et résistant, comprend la responsabilité qu'il a prise en insufflant un esprit de courage et de sacrifice chez de si jeunes enfants : dire « non » peut conduire à la

mort. Les enfants découvrent aussi Madame Brigitte, qui a sauvé 3 000 petits Juifs. En revanche, l'apparition (précoce) du Marsupilami en Belgique occupée ne se justifie guère. L. V.

Les Amis de Spirou (t. 2), de Morvan, Évrard et Ben Bk
(Dupuis, 72 p., 16 €).

La cité de la peur

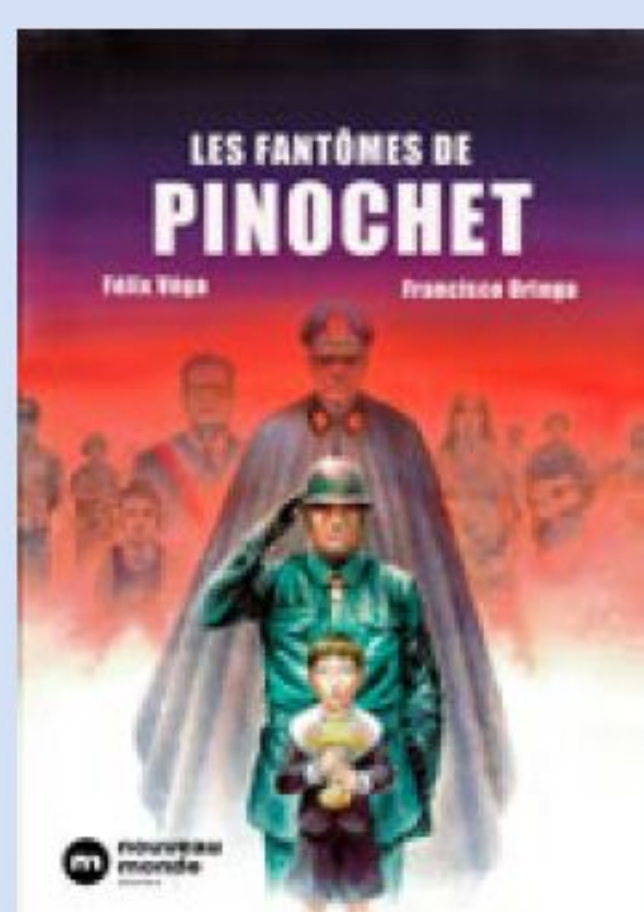


Août 1941, la « romance de Paris » s'évanouit pour les milliers de Juifs qui prennent le chemin de la cité de La Muette à Drancy, camp dirigé par les Français puis par les Allemands. Une étape vers les camps, les convois se succédant jusqu'en juillet 1944. Cette BD nous fait vivre le quotidien

de ces détenus – 67 000 au total –, la faim, le froid, la tuberculose, les suicides parfois, la solidarité, le creusement d'un tunnel vite découvert. Ils s'interrogent sur leur devenir, « Radio-Chiottes » ponctue leur survie. Mais l'avenir est écrit, les wagons attendent. D. L.

La Muette. Drancy, un camp aux portes de Paris, de Valérie Villieu et Simon Géliot (La Boîte à bulles, 250 p., 29 €).

Hantises chiliennes

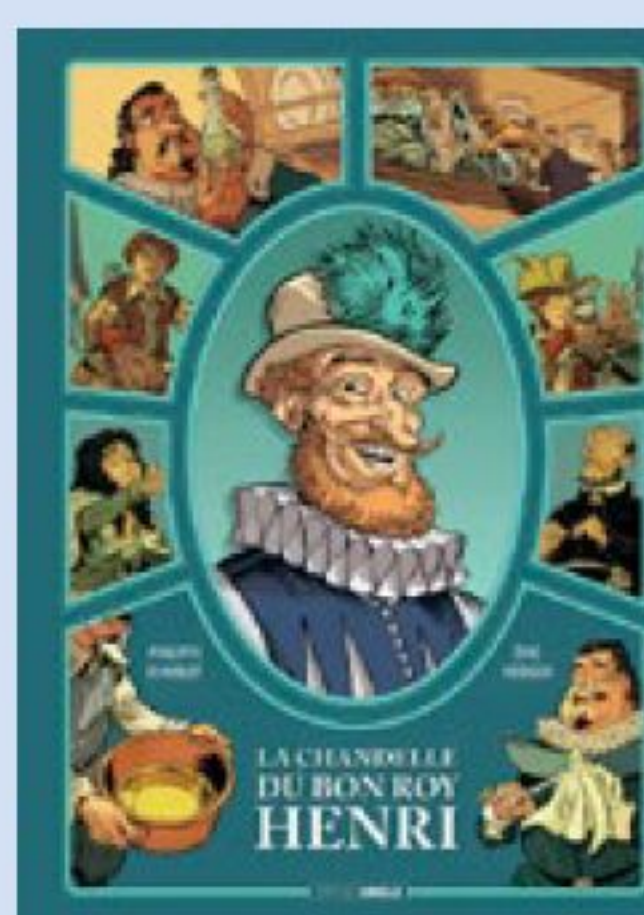


Cet album graphique électrise le lecteur dès les premières pages, entre rêve et réalité. La réalité ? Les derniers moments de Pinochet, dictateur du Chili entre 1973 et 1990, décédé en 2006 après avoir été arrêté en Grande-Bretagne en 1998, puis libéré en 2000. Le rêve ? Les auteurs

retracent la vie de cet homme depuis son enfance, hantée par ses peurs, puis confronté à son procès pour crimes contre l'humanité et finalement condamné à l'infamie éternelle. Ses victimes sont convoquées et témoignent, rien ne nous est épargné de leurs souffrances. Le dessin est fort, les couleurs sont vives, le rouge domine. Les pages sont également nourries de documents d'époque, retravaillés. D. L.

Les Fantômes de Pinochet, de Félix Vega et Francisco Ortega
(Nouveau Monde, 134 p., 19,90 €).

Henri, canal historique



Henri IV souffrait d'une rétention urinaire handicapante. C'est le point de départ d'un récit débridé, où l'on voit son médecin, sur le conseil d'une rebouteuse, tenter de déboucher le conduit obstrué grâce à un procédé extrême... Avec truculence (et malgré des anachronismes de langage), les

auteurs mettent en scène le petit monde de la cour. Un album original et enjoué. L. V.

La Chandelle du bon roy Henri de Philippe Charlot et Éric Hübsch (Grand Angle, 64 p., 16,90 €).